

L'INSTANT

(Revue franco-catalane d'Art et Littérature)

Directeur : J. PEREZ-JORBA

SUMARI

Notre grand poète. — Guillaume Apollinaire, par BLAISE CENDRARS. — En l'honneur de Guillaume Apollinaire, par LOUIS DE GONZAGUE FRICK. — Victoire × Gloire,
Guerre
par LITUS. — Un haut esprit philosophique : Eugeni d'Ors, par J. PEREZ-JORBA. — Poème au Mort, par PIERRE ALBERT-BIROT. — Cours de danse, par LOUIS ARAGON. — Bullel mostilallunas'aprima, par MARÍA MANENT. — Théâtre, par R. RADIGUET et LITUS. — Les livres. — Revues et journaux.

REDACCIÓ I ADMINISTRACIÓ

2, Rue Boucicaut : PARIS (XV^e)

Preu : 0 fr. 50 l'exemplar

Abonament : 5 fr. l'any

SURT CADA MES

LIVRE PARU

SANG EN ROVELL D'OU

POÈMES

de J. PEREZ-JORBA

5 pesetas le volume. En vente chez ROZIER, 26, rue de Richelieu, Paris.
Llibreria espanyola, 20, Rambla del mig, et principales librairies
à Barcelone.

A PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Larountala (Polydrame)...	PIERRE ALBERT-BIROT in-16 Jésus, 7 fr.
Poèmes quotidiens.....	» » » in-64 Jésus, 5 fr.
La joie des sept couleurs	
— Poème.....	» » » in-16 Jésus, 7 fr.
Matoum et Tévirar, —	
Drame pour marionnettes.	» » » in-16 Jésus, 3 fr.

(tirage 120 exemplaires sur papier d'Arches).

Les commandes doivent être adressées à l'Administration de « Sic »,
7, rue de la Tombe-Issoire, Paris.

« L'Instant » se trouve en vente à

PARIS. — Chez Rosier, 26, rue de Richelieu.

— Chez Floury, boulevard des Capucines.

— Chez Stock, place du Théâtre-Français.

PERPIGNAN. — Chez Cazeylles, kiosque du « Petit Méridional »,
Place Arago.

BARCELONE. — Galeries Laietanes, Crts Catalanes, 613.

— Kiosco Barcelonés, Rambla de Canaletas.

— Librairie Française, Rambla del mig, 8 et 10.

— Kiosque français, Rambla dels Estudis, 7.

— Nouvelle Librairie Française Louis Berge, 49, Rambla
del mig.

Adresser tout ce qui concerne la revue à

J. PEREZ-JORBA, *Directeur*,

2, rue Bouci caut Paris (15°).

Notre grand poète

On a bassement calomnié notre grand poète en le taxant de destructeur, alors qu'il était tout le contraire, un féérique constructeur d'inédit et de nouveau. Guillaume Apollinaire tenait vraiment le rôle d'un grand poète en ce qu'il était divers comme la nature. Sa lyre possédait le pouvoir suprême de faire entendre les mille sons de la poésie. La sienne était en effet une poésie aux mille sons, d'où le trouble délicieux qu'elle jetait dans nos âmes.

Comme ce grand penseur qui fit, à lui seul, toute la grandeur du XIX^e siècle, il avait proféré et réalisé ce vœu : « J'arracherai de mon cœur toute fibre qui n'est pas raison et art pur. » Il ne voulut pas d'une poésie avilie par les enjolivements de la rhétorique traditionnelle. A ce non vouloir, il sacrifia tout succès facile. Il se libéra des entraves déshonorantes de la routine béotienne et poursuivit, avec toute la flamme de son esprit, l'association de la beauté avec la liberté. Que sa mémoire en soit vénérée.

Français et cosmopolite, il le fut avec grâce. Esthéticien d'avant-garde. Prosateur admirablement sobre, mais qui savait à l'envi distiller l'alcool littéraire. Poète à l'émotion rose comme le bouton de rose, au verbe robuste et à la fois éthéré. Créateur de rythmes nouveaux. Divinateur de peintres inconnus et méconnus. Praticien du rire le plus pur et de la joie la plus vermeille, où notre cœur s'accroche aux heures du bitume mélancolique. Joaillier qui sut avec un art incomparable extraire les si rares bijoux érotiques pour en parer le bleu du ciel.

Voilà quelques-uns de ses titres de noblesse.

Guillaume Apollinaire

Onoto-visage

Cadran compliqué de la gare Saint-Lazare

Apollinaire

Avance retarde s'arrête parfois

Européen

Voyageur occidental

*Pourquoi ne m'accompagnes-tu pas en Amérique ?
J'ai pleuré au débarcadère
New-York*

Les vaisseaux secouent la vaisselle

*Rome Prague Londres Nice Paris
Oxo-Liebig fait frise dans ta chambre
Les livres en estacade*

*Les tromblons tirent à noix de coco
« Julie ou j'ai perdu ma rose »*

Futuriste

*Tu as longtemps écrit à l'ombre d'un tableau
A l'arabesque tu songeais
O toi le plus heureux de nous tous
Car Rousseau a fait ton portrait
Aux étoiles
Les œillets du poète Sweet Williams.*

Apollinaire

1900-1911

Durant 12 ans seul poète de France

BLAISE CENDRARS

décembre 1913.

En l'honneur de Guillaume Apollinaire

Les débuts de Guillaume Apollinaire dans les Lettres furent éclatants. Il ne fit pas antichambre et *la Revue Blanche* lui ouvrit ses portes qui sut reconnaître, en sa personne étrange et séduisante, un grand poète. Comme Rimbaud, M. Guillaume Apollinaire fut un auteur précoce, mais il ne s'arrêta pas en chemin aussi tôt que son devancier. Il laisse des livres variés qui ne périront point, parce qu'ils portent les signes stellaires de la Poésie et de l'Art. Mieux que quiconque il harmonisa les dons du poète et de l'artiste. Son œuvre nous

présente la Beauté sous ses formes multiples, cela seul et rien de plus. Il serait vain de vouloir chercher chez cet auteur un autre souci que celui du beau en soi et pour soi.

Comme critique d'art, le prestige de M. Guillaume Apollinaire sera moindre qu'en tant que poète. Il prêta trop de sa substance personnelle aux peintres qu'il étudia, mais il connut le pouvoir de la création poétique à un degré suprême. Il avait fondé l'Amphionie.

Nous lamentons la mort de ce moderne et admirable Amphion.

LOUIS DE GONZAGUE FRICK.

Victoire × Gloire Guerre

Sa joie aux trois couleurs

*il l'avait épinglée sur un drapeau
qu'il avait acheté rue Saint-Charles pour quelques sous*

co

co

ri

co

deux et trois fois

la Seine n'était plus à feu et à sang

elle ne faisait plus de rêve éblouissant

sur les quais

les rires accouraient des façades lézardées

où les mauvaises mœurs étaient fleurdelisées

quelle émotion j'étouffe

le brouillard pendait en loques trouées par des yeux

un frisson de gloire était aux écoutes

les pieds sur les pensées

et cette mer au loin si bonne fille

et cet amour couleur d'aurore

*tous ses ancêtres chevauchèrent sur son âme
la France
en vain les morts tentaient de montrer leurs têtes
au milieu de la foule.*

LITUS

11-11-1918

Un haut esprit philosophique : Eugeni d'Ors

Eugeni d'Ors est, à l'heure actuelle, l'esprit aux idées les plus hautes et aux vues les plus surprenantes de la Catalogne ; il est aussi le plus merveilleusement doué parmi ses compatriotes. La pensée catalane atteint chez lui son plus large rayon d'action. N'ouvre-t-elle pas aussi toute grande la fenêtre à la pensée universelle ? Ors, avec sa culture encyclopédique, représente la réflexion, la pondération, la pénétration mentales. Très féru de discipline, d'ordre, d'intervention et de rythme, il a en même temps le sens philosophique de la liberté et est accessible à toutes les audaces de l'esprit. En vérité, Ors est un grand penseur doublé d'un grand artiste. On doit le tenir à la fois pour un cerveau très moderne, de par sa constante inquiétude, de par son inlassable curiosité. Il est toujours en éveil, frais et dispos.

Sa philosophie, où l'intellectualisme puise sa vigueur dans la biologie, cherche à concilier la nature humaine avec l'empire de l'intelligence sous un ciel où la liberté est faite d'harmonie. C'est encore un méditerranéen. C'est dans la Méditerranée d'ailleurs que la Catalogne contemple son passé de grandeur et qu'elle aspire à un avenir de libération. L'œuvre magique, véritablement magique d'Eugeni d'Ors (1) est couronnée par les lauriers-roses de la Philosophie de l'Homme qui Travaille et qui Joue. Là nous voyons l'art trouver sa force

(1) Voici les principaux ouvrages qu'il a publiés : « Le Glossaire », « Le résidu dans la mesure de la Science par l'action », « La formule biologique de la logique », « Les phénomènes irréversibles de la conception entropique de l'univers », « Religio est libertas », « La Ben Plantada », « La philosophie de l'homme qui travaille et qui joue ».

dans le travail et sa grâce dans le jeu. Il en est de même pour la science, dont le vaste domaine subit à son tour l'intervention du jeu et du travail. Chez elle, s'exercent sans répit ces deux modes d'activité. La libre spéculation mentale lui est aussi nécessaire que l'esprit de méthode. L'esprit de suite, véritable et sain, est chargé de resserrer les liens qui doivent unir le nécessaire au superflu. En fait, la fonction de l'homme qui travaille et qui joue consiste à exercer un arbitrage sur les forces naturelles et sur les forces historiques. Si nous nous en tenons particulièrement au rôle du jeu, ce rôle doit tendre surtout à assujettir le travail pour l'ordonner.

Sur cette idéologie qui prend l'essence intellectuelle de toute chose avec un atticisme du meilleur aloi, une doctrine profondément raciale, profondément catalane a été édifiée par Ors : la doctrine du « Seny ». « Seny » équivaut en français à l'idée de « Sagesse » prise dans le sens de « connaissance » et de « prudence », non point dans un esprit hagiographique ou simplement éthique. Là, d'après Ors, la raison intégrale trouve son expression verbale. Chez cet auteur, tout en suivant la voie de la tradition intellectuelle des temps classiques, l'idéalisme se renouvelle dans la fidélité qu'il voue à la pensée occidentale. Il s'agit d'une pensée qui ne fait pas systématiquement abstraction de la nature dont elle se montre plutôt comme une fleur baignée de lumière. La science, l'idéal ne renferment pas toute la réalité, mais bien la meilleure partie de la réalité. La pensée « d'orsienne » aspire en quelque sorte librement à survoler les idées les plus diverses, librement à soupeser les valeurs acquises, librement à fixer les directives de l'action, librement à scruter les trouvailles de la science, librement à reviser les lois psychologiques ; enfin, librement agir toujours d'accord avec elle-même. Belle pensée ! Belle liberté en soi comportant la discipline en soi !

La philosophie de cet auteur ne s'écarte pas entièrement du pragmatisme à la William James, de même qu'elle ne rejette pas entièrement la philosophie de l'identité, d'après laquelle le sujet et l'objet ont une seule et commune existence. Elle pencherait plutôt à marier ces deux systèmes d'idées. En somme, nous nous trouvons en face d'une philosophie selon l'harmonie venant se substituer à la philosophie selon l'iden-

POÈME AU MORT

EST-CE UNE FIN OU UN COMMENCEMENT

A Guillaume Apollinaire
les Poètes

A Guillaume Apollinaire
les Fleurs

La lumière est la sœur du poète

La lumière est l'épouse du poète

La lumière est la forme du poète

La lumière est le souffle du poète

Le poète le poète est la lumière

JE SUIS NOIR ET LE NOIR FAIT PLEURER LES HOMMES
JE SUIS HAÏ DES HOMMES JE NE CONNAIS DES HOMMES
QUE LES PLEURS ET LES SANGLOTS JE PASSE MA VIE
DANS LES ÉGLISES CES GARES SILENCIEUSES D'OU LES

PEUR DU NOIR N'AYEZ PAS PEUR DE MOI NE ME HAÏSSEZ
DANS LES ÉGLISES COUCHÉS SUR MOI VOUS ÊTES PLUS

PEUR DU NOIR N'AYEZ PAS PEUR DE MOI NE ME HAÏSSEZ
PAS QUAND VOUS ÊTES COUCHÉS SUR MOI VOUS ÊTES PLUS
HAUT QUE LES AUTRES JE SUIS UN PIÉDESTAL UN PIÉDES-
TAL NOIR IL EST VRAI MAIS D'OU L'ON VOIT DE HAUT O SI
VOUS SAVIEZ COMME L'ON VOIT DE HAUT QUAND ON EST
COUCHÉ SUR MOI O SI VOUS SAVIEZ VOUS LES HOMMES QUI
AIMEZ TANT A VOIR DE HAUT N'AYEZ PAS PEUR DU NOIR
LES TRAINS INVISIBLES PARTENT POUR LE CIEL TOUTES
LES SECONDES MONTEZ ÉTENDEZ VOUS CE SONT DES SLEE-
PING-CARS JE SUIS LE QUAI DE DÉPART JE SUIS NOIR JE
SUIS NOIR C'EST UN LONG LONG TUNNEL COMME LE DÉSES-
POIR MAIS IL DÉBOUCHE DANS LA CLARTÉ QUI ÉCLAIRE
OU * VIENT * D'ARRIVER * GUILLAUME * APOLLINAIRE

MES AMIS MES AMIS COMME EST BEAU L'INFINI

NOUS SOMMES DES CIRCONFÉRENCES

PIERRE ALBERT-BIROT.

tité. En l'espèce il ne s'agit pas d'une harmonie préétablie à la façon de Leibnitz, le moins germain des philosophes germains, mais d'une harmonie s'attachant pareillement aux effets et aux causes. A la rigueur, les résultats par elle obtenus chercheraient plutôt à primer les prévisions. Les sources rationnelles chez Ors ne tournent pas en fumée comme c'est le cas des échafaudages dialectiques de la vieille scolastique.

Sur les notions de liberté et de fatalité s'étaye le dualisme dynamique qui sert pour ainsi dire de base à la philosophie d'Ors. L'une représente la puissance, l'autre la résistance. Autour de ces idées volette et voltige tout le système imaginé par Xenius, pseudonyme sous lequel sont publiées au jour le jour ces gloses à l'esprit si prenant, si subtil et si profond qui ont rendu célèbre leur auteur, dont le cerveau étincelant rayonne d'un éclat sans pareil et dont l'intelligence est ouverte à tous les courants d'idées.

La liberté d'après Ors élargit son domaine grâce aux travaux de l'esprit et à la culture. La culture représente le piédestal sur lequel s'érige l'histoire comme un monument dressé par les civilisations. Rien n'exerce un aussi puissant attrait sur la pensée d'Ors que l'idée de la pénétration de la liberté dans la fatalité. C'est là, à notre sens, une manifestation très remarquable d'intellectualisme post-hellénique, c'est par là, croyons-nous, que l'auteur suit vraiment les routes d'Athènes. D'ailleurs, il subordonne la nature à la liberté plutôt que d'opposer irréductiblement l'une à l'autre. Bref, l'homme nouveau doit être à la fois, suivant lui, un contemplateur et un directeur de son action.

Ors aime surtout à combattre les préjugés philosophiques en ce qu'ils sont entachés d'erreurs philosophiques. C'est pourquoi, dans sa monographie « Les phénomènes irréversibles et la conception entropique de l'univers », il s'est appliqué à réfuter la conception du monde où l'énergie paraît se renouveler sans cesse pour devenir permanente. Par sa théorie de l'univers il établit au contraire la déperdition graduelle de l'énergie. L'énergie croît ou décroît, est corruptible et suppose une « fin ».

Xenius développe un concept substantialiste de la personnalité d'où est née sa doctrine biologique du « Seny », dont les

attaches avec le pragmatisme ne sont plus à démontrer. Cela lui a permis de s'adonner plus ou moins à la revision des « valeurs logiques ». Sa méthode, servie par un culte essentiellement intellectuel de la forme, celle-ci étant considérée par lui comme la substance des choses, l'a directement conduit à cette philosophie de l'arbitraire, où la lutte intérieure contre la résistance extérieure est systématisée. Dès lors nous nous expliquons aisément pourquoi cet auteur en vient à dire : « La science est une représentation descriptive de la fatalité. La religion est le fait de l'incognoscible liberté. » L'agnosticisme de ce philosophe de la liberté, de ce philosophe des normes, de ce philosophe de l'intervention s'en tient là. La glorification philosophique des relativités, voilà qui fait son originalité comme écrivain. La moindre chose reçoit de son intelligence aiguë une signification philosophique. Il perçoit avec une extrême finesse les palpitations du temps, il en apprécie le sens intellectuel avec prescience et avec clairvoyance, d'où cette variété inépuisable de sujets, d'orientations, d'idées que son esprit lumineux traite si judicieusement. Aucune valeur humaine, aucun jeu idéologique, aucune émotion esthétique ne lui échappent. Il est en vérité un savant chez qui la sensibilité ressemble à un miroir où l'univers se reflète. Qui sait ? Son œuvre pourra dans le temps être tenue pour une synthèse en raccourci de l'âme moderne. Ors, tout en souhaitant voir l'esprit exercer son empire sur la volonté, n'aime pas les vastes monuments littéraires ni les vastes constructions philosophiques ; ce n'est pas de l'impuissance, c'est de l'atticisme. Il préfère la position harmonieuse, mais restreinte, de ses monographies. Il préfère la concision et son puissant relief.

Ce philosophe doublé d'esthéticien, en concevant la raison intégrale telle qu'elle est exposée dans la doctrine du « Seny », a été amené à sa formule biologique de la logique. La logique, envisagée comme une faculté particulière plutôt que générale de raisonner, est considérée par lui comme un phénomène vital ; donc, elle ne relève que de la biologie. La raison a d'après Ors une origine irrationnelle ; c'est une conséquence de cette doctrine. Dans la composition de la science, dont Ors s'est posé en libre-penseur, n'entre-t-il pas des éléments irrationnels

tels que le jeu et la curiosité, sans compter le hasard cher à Nietzsche comme une divinité voilée? La science et la philosophie, en tant qu'elles sont destinées à la vie, doivent être aimables et souriantes à la vie; tel est le principe.

Ors entend étudier la religion comme un phénomène de la liberté, non point comme un attribut de la fatalité ou du sentiment. La liberté doit être un arbitre exerçant sa puissance de spiritualisation sur la nature. Elle doit également l'exercer sur l'homme lui-même. L'homme doit garder, comme un signe de son indépendance, une position d'ironie supérieure vis-à-vis de ses œuvres scientifiques. Cette ironie doit présider en fin de compte aux travaux philosophiques dans une large mesure. Voilà un contrôle transcendantal. Le sens esthétique de cette philosophie perce notamment lorsque son auteur rejette la sensualité au même titre que le mysticisme pour se placer sous l'égide du rythme, celui-ci représentant l'abstrait agissant sur le vital. Il suit de là que la curiosité est une volupté de l'esprit, elle est aussi une exigence du rythme, une sympathie envers le rythme. « La Ben Plantada », bréviaire philosophique de la race, est bien significative à cet égard; là, le sens ethnique cherche à se confondre avec le sens esthétique. L'économie doit régir la beauté en lui prêtant de la mesure et de l'ordre, telle est la signification qui se dégage de cet ouvrage, où l'esprit catalan trouve son expression la plus élevée. Il y a là certainement quelque chose d'arbitraire, puisque le caractère catalan est dépourvu de la pondération classique dont Ors aimerait à le doter. Il est, malgré les vulgaires dons pratiques qu'on lui prête, très porté au romantisme et très accessible à la rêverie. Des sentiments extrêmes, des fortes passions y trouvent un champ propice, le mènent souvent, sans calcul, à des actions violentes, où la sagesse est impuissante à tenir les rênes du cheval cabré. Dans ce bréviaire, dont l'intérêt immédiat gît dans la présentation de la calme Thérèse, on voit poindre par endroits l'assimilation de la politique à l'esthétique.

Voilà très succinctement, très imparfaitement résumés les principes philosophiques du plus haut esprit de la Catalogne présente, de celui dont les idées agissent si activement dans la conscience de l'élite intellectuelle du pays.

Cours de danse.

Tu cours sur les pointes

à fleur de terre,
à fleur de nerfs.

La fleur de ta jeunesse à tous les vents

— Tête ébouriffée —

l'aile de pigeon l'effeuille.

Ton cœur sert de lest et défaille.

Les plus lestes sont sur les dents :

enfant prodige,
enfant prodigue.

On ne marche plus sur le sol
une fois qu'on a pris son vol
à corps perdu.

LOUIS ARAGON.

Bull el most i la lluna s'aprima...

Bull el most i la lluna s'aprima
i pels núvols esmola el coltell.

La frescor matinal regalima
aquests dies d'octubre novell.

Jo gustava en la rosa desfeta
la dolçor d'un record, — no se quin, —

quan tornà la musica discreta
de l'acàcia que es va alleugerint.

I m'ha dit la subtil melangia
que és en mi, tremolosa i fidel :

« Mira al món quina gran harmonia,
pins i vinyes i núvols de mel.

*Mai no veies la serra tan clara
ni tan nou el color de la mar :*

*Mes et manca la fina alimara
de la Joia que et vetlli la llar. »*

Octubre, 1918.

MARIÁ MANENT

Théâtres

Théâtre Renée Maubal. — *Couleur du Temps*, par GUILLAUME APOLLINAIRE.

Visages des spectateurs, je vous ai déjà vus, c'était à l'église Saint-Thomas d'Aquin. Le poète a-t-il voulu cette sobre, trop sobre mise en scène ? Apollinaire, vous si joyeux, qu'avez-vous fait de votre rire ?

Aviateurs, Lara, croix de bois, sanglots, sanglots. Sauvons-nous, elle assassine aussi les poètes et nous ne sommes pas encore assez forts pour tuer la mort. Notre aéroplane atterrit dans une île déserte; heureusement nous n'avons pas emporté de thermomètre, il éclaterait. Arrive l'unique habitant, tristesse et pourtant les éclats de rire trouent les tentures unicolores. Les dieux pleurent, les hommes meurent. La vie, la vie, non. N'est-ce pas Apollinaire ? Ce n'est pas vrai, pourquoi n'êtes-vous pas venus nous crier : ce n'est pas vrai, la vie est joie ?

Vêtements de deuil, couleur du temps.

RAYMOND RADIGUET.

Théâtre musical moderne du Vieux Colombier. — « *Le dit des jeux du monde* », de PAUL MÉRAL. Danses et costumes de G.-P. Fauconnet. Musique de H. Honegger.

Quelques danses, quelques costumes où des efforts non absolument stériles ont été accomplis dans le sens nouveau de l'art de la mise en scène. Le poème littéraire au demeurant nuit à l'ensemble de la pièce en ce qu'il se trouve aux antipodes de la grâce et de l'esprit. C'est une erreur profonde que de vouloir habiller des symboles avec des absurdités dont le vide est trop apparent. La musique de Honegger, pas trop polyphonique, montre une agréable, parfois même somptueuse tenue. Dans le fonctionnement des chœurs il y aurait des mécomptes esthétiques à relever si nous voulions être justes.

LITUS.

Les Livres

Le panama ou les aventures de mes sept oncles, par BLAISE CENDRARS, Paris, 1918, Éditions de la Sirène.

L'unité dans la liberté ne peut être atteinte que grâce à l'inspiration, source la plus pure, quoi qu'on en dise, des beaux-arts et

des belles lettres. Blaise Cendrars, emmi le débraillement de son récit, où le soliloque tient toute la place, réalise sans peut-être le savoir et sans le vouloir un superbe tour d'unité littéraire. Pour la littérature d'avant-garde, cela est énorme. Le souffle sonore de l'écrivain tient toute l'épreuve du commencement à la fin, sans que l'enchevêtrement des épisodes, sans que le cinématographe des lieux, l'un et l'autre aux rapides évolutions, lui fassent perdre contenance. Dans cette narration, il y a encore ceci d'admirable que l'émotion du poète s'allie à l'intérêt du conteur, en un accouplement nouveau. Livre à lire avec profit et à conserver pour les lointains jours à venir dans la bibliothèque.

Scènes de la vie littéraire à Paris, par ANDRÉ BILLY. Paris, La Renaissance du Livre, 1918.

Les gens de lettres sont des pantins qui enfantent tout de même l'idéal, sauf, peut-être, sous les becs de gaz du boulevard, où l'esprit pétille et crépite dans une atmosphère frivole d'ironie. Certes, l'ironie qu'emploie Billy dans ces tableaux vivants est d'une tout autre qualité. C'est de l'ironie où se mêle souvent de la pitié. La misère morale, voilà qui rendrait grotesques et comiques au regard inexorable du romancier ceux qui s'y meuvent, si celui-ci était vraiment inexorable dans ces jugements ou dans ces descriptions. Billy sait agréablement narrer avec son style incisif, un peu dépouillé; il sait nous offrir en spectacle des êtres que l'on côtoie à chaque instant et que, grâce à la verve de l'écrivain, nous trouvons tout de même amu-

sants, voire nouveaux. Ces personnages se montrent toujours en surface, jamais en profondeur, et c'est ainsi, croyons-nous, que l'auteur voulut les situer.

Les absénciens paternels, poèmes de J. M. LOPEZ-PICÓ. Barcelone, 1918.

C'est plus fort que nous. Nous ne pouvons nous empêcher de considérer Lopez-Picó comme un poète dont le sommeil est troublé par le cauchemar des inquiétudes morales. Non sous le ciel géométrique de l'impassibilité. De son imagination jaillissent des flammes où brûle et se purifie le serpent de la passion. Le serpent de la passion il faut ensuite le chercher, tiède encore, dans les cendres. Et l'émotion aussi.

Chez ce poète nous voyons — plus rapidement que jamais — défilier le monde objectif à travers le mode subjectif, à la façon du fil à coudre qui passe à travers le chat d'une aiguille. Le spectacle est troublant, ensorcelant pour le cœur et pour l'intelligence. L'idée poétique glisse dans le vers sous la pression du courant électrique dont l'âme du poète tient un accumulateur inépuisable.

Lopez-Picó cherche de son mieux à se renouveler sans se départir du châssis classique où s'enchâssent ses vers, sans quoi nous verrions son élan se perdre dans les nuages pour ne plus revenir au sol. Une certaine évolution nuniste vers les choses jusqu'ici tenues pour réfractaires à la beauté poétique le retient. Qu'il en soit loué !

Tout élément matériel s'unit chez lui par des liens intimes à l'élément spirituel; le poète en chante l'accouplement hybride avec un art

pénétrant. Et encore li y a lieu d'admirer la transposition mentale de ce qu'il observe et de ce qu'il ressent. — Pensée aiguë et subtile,

la sienne. Somme toute, il vient nous éclabousser de rosée aux surprenantes analogies et nous éblouit avec des étincelles lyriques.

Les Revues

Sic (octobre et novembre). — Nous assistons avec délectation depuis quelques numéros à des repas vraiment substantiels. Elles sont si rares les occasions de pouvoir manger à sa faim, quand on a — touchant la beauté libre — un si bon appétit! « Matoum et Tévi-bar », cette histoire édifiante et récréative du vrai et du faux Poète, nous montre la puissance de création, celle-là bien autochtone, dont est doué Pierre Albert-Birot, qui s'en tient en toute honnêteté littéraire à n'employer que des moyens simples. Une écharpe de lumière sur les potins alcoolisés du Napolitain près d'une tête chauve. Et non dans le vide.

Messidor (29 octobre). — P. M. Turull adresse à Wilson un hommage à triple batterie d'applaudissements avec illustrations dessinées par Smith. C'est juste et c'est mérité. Turull se leurre peut-être un peu touchant la corruption européenne aussi bien que touchant la candeur américaine. Pense-t-il bien à Poe? L'humanité nouvelle doit franchir d'autres étapes que celles de la Société des Nations. Il y a tellement de linge à passer à la lessive qui attend dans la buanderie!

La Revista (décembre). — Des lignes inédites où notre regretté Guillaume Apollinaire définit le rôle de la poésie nouvelle avec la clairvoyance lumineuse dont il était coutumier.

L'Europe nouvelle (5 octobre 1918). — L'excellent critique d'art André Salmon, sous le titre « Cubisme et Camouflage », nous dit : « Il est établi que le cubisme n'est pas boche. Si les boches peignaient en cubes (pour parler comme certains critiques) ou s'ils achetaient « ces horreurs », ils n'étaient que nos élèves ou nos clients. Nos maîtres jamais. » Voilà ce qui s'appelle toucher du doigt au but avec la juste parole d'accompagnement. Le cubisme a bel et bien fait son saut périlleux sous le ciel de France, non dans un cirque de Bochie. Ce fut aussi le cas du symbolisme dont on voulut, sans tenir compte de Baudelaire, établir l'origine scandinave. Ce fut aussi le cas du roman psychologie dont on voulut, sans tenir compte de Stendhal, attribuer la paternité aux romanciers russes.

L'Europe Nouvelle (7 décembre 1918).

Le talent poétique de l'auteur de « Cyrano de Bergerac » passe au bon métrage de Chadourne. Ce qu'il y a d'ordinaire, de très ordinaire dans le lyrisme de Rostand, voilà qui, pour l'art et l'immortalité, est sinuisible. Mais Chadourne, à propos du grand Apollinaire, ne semble pas vouloir rien admettre de nouveau. Même pas dans les « formes » de la sensibilité? C'est pourtant ce qui se dégage de l'examen des époques littéraires.